

un mot, il s'efforça de me retenir par tous les moyens dans l'hôpital. Cependant, à son insu, je réussis à me procurer un passeport qui me fut délivré par le commandant. Ce dernier me dit qu'il ne manquait point de médecins et qu'on en avait déjà envoyé à l'hôpital. Pendant mon absence, une nouvelle perquisition eut lieu chez moi et chez mon aide-chirurgien et ne donna aucun résultat. Pendant la perquisition qui dura trois heures, mon aide-chirurgien fut gardé prisonnier. Le soir, un médecin se présenta, et le lendemain, après avoir fait prendre le thé aux malades, nous nous rendîmes auprès de l'évêque et lui annonçâmes que nous partions. Nouveaux obstacles. On me déclara que mon aide-chirurgien Komarov resterait prisonnier, attendu qu'il était Bulgare. Pour prouver le non-sens de cette assertion, nous montrâmes son passeport. Le médecin, ayant appris que nous partions, menaça de nous mettre en quarantaine, parce que nous avions travaillé dans un hôpital de cholériques. Mais la menace resta sans effet et nous partîmes pour Salonique. Là, nous restâmes huit jours à attendre un navire pour Odessa.

« Quant à l'incendie de Serrès qui eut lieu le 28 juin, je me vois obligé de déclarer que je n'en connais pas les causes. Je ne puis faire que des suppositions. Il est possible que cet incendie ait été causé par quelque obus lancé par l'artillerie de montagne des Bulgares. Et comme, ce jour-là, un vent fort soufflait, il va de soi que le feu put facilement se propager, gagner les édifices voisins et détruire presque un tiers de la ville, disposée au pied d'une montagne. Je ne puis admettre la supposition faite par l'évêque de Serrès, Apostol. D'après lui, deux jours avant l'entrée des troupes régulières grecques, les Bulgares vinrent dans la ville, apportant avec eux 1.200 bidons de pétrole. Ils en auraient versé sur toutes les maisons grecques et, deux jours plus tard, seraient venus les allumer. Cette supposition n'a pas de sens, car si les Bulgares avaient pu venir et arroser les maisons grecques de pétrole, ils n'auraient pas attendu deux jours pour y mettre le feu. D'ailleurs, les *coumites* ne les auraient pas laissés entrer dans la ville. Et puis l'incendie aurait dû commencer à la même heure dans les différents quartiers de la ville, puisqu'il y a des Grecs partout.

« Les motifs pour lesquels je suis resté à Serrès sont compréhensibles. D'abord, j'avais peine à me décider à abandonner mes malades. D'autre part, je craignais que le mobilier de l'hôpital ne fût pillé. J'espérais le conserver jusqu'à l'arrivée des troupes bulgares qui devaient revenir sans faute « dans les deux ou trois jours ». On me l'avait assuré. Je restai à Serrès dix-sept jours après la retraite des Bulgares.

« Je me fais un devoir moral de noter le dévouement sans bornes et l'abnégation complète de l'aide-chirurgien Komarov.

... « D^r PETRE GRIGORIEVITS LAZNEV. »